

LES CHIFFONNIERS

Le pilhaouer



Le *pilhaouer* était un marchand ambulant qui récupérait chiffons ou toiles.

“**T**amm pilhoù, tamm pilhoù ! Digorit ar gloued !” C’est ainsi que le chiffonnier pouvait signaler son arrivée dans une entrée de ferme. Une annonce qui signifiait : “Chiffons, morceaux de chiffons ! Ouvrez la barrière !” Le message pouvait varier quelque peu, avec comme autre version possible : “*Pilhoù d’ar pilhaouer ! Leizh e garr, ma’h ya d’ar gêr !*” Traduction : “Des chiffons pour le chiffonnier ! Plein la charrette pour qu’il aille à la maison !” Le chiffonnier lui-même ne s’appelait pas ainsi dans les campagnes centre-bretonnes. Il était le “*pilhaouer*”, à la recherche de chiffons, haillons, toiles de lin et de chanvre, queues de cheval et soies de porc qu’il revendait aux papetiers et fabricants de brosses et de pinceaux. Ce marchand itinérant, à l’occasion, devenait aussi brocanteur, échangeant contre des rubans, des lacets ou des assiettes neuves de la vieille vaisselle, de la quincaillerie et de la ferraille qu’il proposait ensuite à des grossistes implantés dans les ports et le long des rivières, à Morlaix ou Landerneau. Les *pilhaouerien* étaient nombreux dans les monts d’Arrée autour des communes de

Botmeur, La Feuillée, Brennilis et Loqueffret, où l’acidité des sols ne permettait pas à tous les hommes de vivre de l’agriculture. Certains d’entre eux, pour échapper à la misère, s’improvisaient marchands ambulants, acteurs d’une économie de marché encore très portée sur le troc dans ces zones rurales particulièrement reculées. Dans d’autres secteurs, ils pouvaient avoir un nom différent, comme celui d’étoupier dans le Trégor.

On se méfiait généralement du chiffonnier avec lequel on traitait sur le pas de la porte, sans le faire entrer dans la maison. “Il flaire de loin la misère, la suit à la trace et la saisit au gîte. C’est un spectre familier qui vient frapper aux portes les plus indigentes”, écrit à son propos Émile Souvestre dans *Les Derniers Bretons*. “Aussi on le fuit et on le hait comme un visiteur importun.” Le *pilhaouer* était néanmoins attendu dans les hameaux, car il colportait les nouvelles – bonnes ou mauvaises – de la ville. L’activité fut importante au 19^e siècle et jusqu’à la Seconde Guerre mondiale. Elle déclina rapidement ensuite, victime de l’évolution des techniques en papeterie et de l’utilisation massive de la cellulose, extraite du bois, en remplacement des tissus de chanvre, lin et coton.

S’ils n’étaient pas toujours bien vus, les chiffonniers ont pourtant contribué à désenclaver une paysannerie bretonne longtemps repliée sur elle-même. ♦

LES POTIERS

Produire des objets pratiques



Une potière fabrique chez elle des pots, à Saint-Jean-la-Poterie (Morbihan).

Aujourd'hui à but plus décoratif qu'utilitaire, le métier de potier est lié jusqu'au milieu du siècle dernier à la production d'objets pratiques facilitant le quotidien.

Faiënerie de Quimper, de Rennes ou de Saint-Jean-la-Poterie : au 19^e siècle comme au début du 20^e, les centres potiers sont nombreux en Bretagne. Ce sont en effet dans ces lieux que s'effectue principalement le métier de potier. À l'époque, la poterie allie utilitaire et décoration contrairement à la pratique actuelle où elle se consacre davantage à la création artistique. "C'était d'abord de la faiënerie utilitaire pour la vie quotidienne, pour faire des pichets à cidre, des pots pour les crèmes, pour la lessive...", énumère Alain Guillard de l'écomusée des vieux métiers de Lizio (Morbihan). Le métier est donc presque industriel avec une production de pièces en série.

La faiënerie Henriot, à Quimper, a ainsi pour principal motif décoratif des fleurs, réalisées au doigt, trempé dans les couleurs. Le célèbre

bol breton, quant à lui, est au départ une simple écuelle pour la soupe du matin des paysans. Les faiëneries de Quimper y ajoutent ensuite des oreilles et un prénom, le rendant mythique jusqu'à développer aujourd'hui une douzaine de modèles différents. Transmis de père en fils, le métier est également lié aux gisements de terre présents sur le lieu d'extraction, comme l'argile ou le grès.

Témoins de l'histoire de l'humanité

À Saint-Jean-la-Poterie, les potières travaillent par exemple depuis le 11^e siècle la terre locale, la lise. À l'époque, le potier extrait directement la terre à l'aide d'une pelle ou d'une pioche avant de la débarrasser de ses impuretés dans un laveur. Il travaille ensuite la terre par tournage, modelage ou moulage. S'ensuivent le séchage puis les différentes cuissons et l'émaillage. Les objets façonnés sont presque indestructibles et font de la poterie l'un des témoins de l'histoire de l'humanité. Au début du 20^e siècle, les poteries les plus traditionnelles commencent à connaître un déclin, mais certaines, à l'image des faiëneries de Quimper ou de Noron, en Normandie, survivent. Le nombre de potiers est aujourd'hui estimé à 3 000 dans l'Hexagone. ♦



Un vendeur s'approvisionne au bourg de Pluméliau (Morbihan).

LES VENDEURS DE CHEVEUX

Massacreurs de chevelures

Ils proposaient de troquer les chevelures contre des babioles et des rubans.

“**L**a première fois qu'il me fut donné d'assister à cet odieux commerce, les négociants, accompagnés de leurs épouses, préparaient leurs étalages (...) en pyramides somptueuses, des châles, des cottonades imprimées, des mouchoirs enluminés, des draps en coupons éclatants, et de menus brimborions qu'on eût appelés pacotille chez les sauvages! (...) Devant moi, je vis ces créatures déshéritées livrer leur chevelure au scalp

pour un châle valant un franc cinquante! Des mères stupides jetaient aux mains de ces bourreaux des têtes charmantes d'enfants, au milieu de pleurs, de sanglots, de scènes de désolation. À poignée, le coupeur, d'un ciseau énorme, fauchait les crânes et la fillette s'en retournait massacrée.” Dans leur livre *Une Bretagne si étrange 1900-1920*, James Éveillard et Patrick Huchet rapportent les écrits de Charles Géniaux, journaliste né en 1874, qui a publié de nombreux ouvrages décrivant la Bretagne et le quotidien de ses habitants.

Ici, il raconte le terrible métier de marchand de cheveux. Installé dans les foires, annonçant sa présence par un mât en haut duquel flotte une mèche de cheveux, il attire les pauvres gens en proposant de troquer leur chevelure contre des babioles et des rubans. Les jeunes femmes, cachées derrière un drap, se font taillader sans souci esthétique. Le marchand laisse tout de même une mèche en place, pour leur permettre de reposer leur coiffe... Ensuite, il revend ces toisons, les blondes étant les plus recherchées, aux industriels produisant des perruques. ♦

LES VENDEUSES DE COMPLAINTES

L'ancêtre du karaoké

Après avoir chanté, elle vendait sa complainte sur papier.

Les complaintes jouent en Bretagne au début du 20^e siècle un rôle qui va bien au-delà de l'amour du chant... En effet, à chaque événement historique, politique, social, judiciaire, une chanson est inventée. Reprenant les faits, reflétant aussi bien souvent l'état de l'opinion populaire à leur sujet, les complaintes servent à propager les nouvelles. Ainsi, *Guerzen Buhe Helene Jegadeu* rapporte en 57 quatrains les méfaits de cette domestique accusée en 1851 d'avoir empoisonné 36 personnes.

Il ne faut pas mépriser ce moyen de transmettre les informations. En effet, l'ethnologue Donatien Laurent a mené, dans les années 1960, un travail sur une *gwerz* qui avait été composée au moment de la mort d'un jeune homme, Louis

Le Ravallec, en 1732. Il l'avait confrontée aux archives du procès et avait montré que la vérité n'était pas forcément du côté des écrits. Les juges avaient conclu à une noyade accidentelle. Le chant avait propagé une autre vision de l'affaire, celle partagée par l'opinion populaire : un crime passionnel commis par un homme protégé par sa situation sociale privilégiée...

Montée sur un escabeau

Ces complaintes étaient vendues sur des feuilles volantes, sur les marchés et les foires, et chantées par des hommes et des femmes qui en avaient fait leur métier. Ainsi, cette chanteuse de complainte qui apparaît sur de nombreuses cartes postales s'appelait Marie Guillermou, surnommée Mari Kastellin car elle portait le costume de Châteaulin. Montée sur un escabeau, elle chantait les différentes chansons qu'elle vendait sur des feuilles. "Cependant, ne nous y trompons pas", écrivent James Éveillard et Patrick Huchet à son sujet. "Malgré ses lunettes qu'elle chaussait dès qu'elle prenait un feuillet, Mari Kastellin ne savait pas lire. À la taille des lettres et à la grandeur des titres, elle était capable de reconnaître les chansons apprises par cœur et, aux dires des observateurs informés, jamais elle ne se trompait." ♦



Une vendeuse sur les routes du côté de Quimper.

LES MARCHANDS DE CUILLÈRES

Un objet unique

La cuillère était un objet personnel qu'on emportait partout avec soi.

Au début du 20^e siècle, dans les campagnes bretonnes, les couverts sont encore bien souvent individuels. Chacun possède son couteau, de même que sa cuillère, en étain ou le plus souvent en bois. Lors des noces, chaque invité apporte ainsi son verre, son couteau et sa cuillère. On mange dans le même plat, en y trempant sa cuillère. Certaines étaient d'ailleurs particulièrement ouvragées, des "cuillères d'apparat", selon l'expression de Marthe Le Clech, auteure de *Se marier en Bretagne*. Elle décrit ainsi ces véritables créations, faites en buis ou en bois fruitier, quelquefois décorées par son propriétaire ou commandées à des artisans : "Une articulation dissimulée dans l'épaisseur du bois permet souvent de plier le manche. Beaucoup de ces objets domestiques sont personnalisés, au verso ou au recto : ils peuvent porter la date de fabrication, un patronyme, auquel est associé parfois un prénom masculin ou féminin. Le bois est sculpté de dessins géométriques (zigzags, croisillons, cercles, chevrons, guillochures, points) ou floraux, d'un cœur, d'une étoile, d'un ostensor... fréquemment teints de cire colorée bleue, rouge ou noire. Certains motifs sont ajourés, ou incrustés d'étain, de cuivre ou d'os". ♦



Un marchand ambulant de cuillères en bois, dans la région de Quimper.

LES MENDIANTS

Ils faisaient partie du décor

Il fut un temps où la condition de mendiant n'avait rien d'anormal dans la région, principalement en Basse-Bretagne. Conteur, intercesseur auprès de Dieu, il était le bienvenu à table et dans certaines célébrations.

“**K**laskerien bara”. En français, “chercheurs de pain”. Voilà comment on sur-nommait les mendiants

en Bretagne, particulièrement au 19^e siècle. À cette époque, le territoire traverse les disettes. L'industrie de la toile – qui alimentait la population dans le Trégor, le Léon ou autour de Loudéac – s'effondre. Les mauvaises récoltes et la maladie de la pomme de terre font des ravages. Il ne fait pas bon vivre dans la région, et la quête d'aumônes ne cesse d'augmenter. Avec les infirmes, les veufs et les plus âgés, des personnes se mettent à quémander un toit et de quoi se sustenter.

Déjà en 1748, le recteur de la paroisse de Plouguerneau avait fait les comptes : sur 3801 habitants, 400 entraient dans la catégorie des chercheurs de pain. Les décennies suivantes n'ont rien arrangé, et ont d'ailleurs durement influencé l'imagerie du territoire, associée à la pauvreté. En 1885, le géographe Henri Baudrillard déclare ainsi que “la plaie de la Bretagne est restée la mendicité”. Un peu plus tard, une affiche touristique des *Chemins de fer de l'État* montre “la Bretagne pittoresque”... avec un mendiant au premier plan.

Deux tiers étaient des femmes

S'il est beaucoup décrié par les visiteurs, sur place, le statut est plutôt accepté socialement, surtout en Basse-Bretagne. C'est que l'intéressé, souvent travailleur sans emploi ou qui a hérité de cette condition, est perçu comme un intercesseur auprès de Dieu. Le chemineur de pays peut ainsi avoir une place réservée dans certains logis et un repas préparé à son attention. En échange du gîte et du couvert, lui ou elle (deux tiers étaient des femmes) racontent les



3026 - Types Bretons - Vieux Mendiant.

Un vieux mendiant de la région de Saint-Brieuc.

dernières nouvelles des environs glanées ici et là, chantent et bénissent la maisonnée. Certains pouvaient aussi endosser le rôle de pèlerin par procuration !

Comme toute corporation, des règles s'imposaient : pas plus de deux visites par an dans la même ferme, possibilité d'assister au troisième jour d'un mariage pour le “repas des pauvres” ainsi qu'au troisième jour des pardons qui leur était dédié. À Rumengol, dans le Morbihan, près de 400 mendiants se retrouvaient pour les célébrations à l'église.

Comment expliquer cette acceptation dans le Finistère, le Morbihan ou les Côtes-du-Nord ? Selon l'historien Guy Haudebourg, auteur de *Mendiants et vagabonds en Bretagne au 19^e siècle*, la lente instauration des formes publiques d'assistance dans ces départements, bien moins présentes qu'en Ille-et-Vilaine ou en Loire-Inférieure, a empêché la répression de la mendicité.

On compte ainsi seulement 5 % de communes disposant d'un bureau de bienfaisance au secours des indigents en Basse-Bretagne en 1847, contre sept fois plus en Haute-Bretagne à la même date. Résultat : les “klaskerien bara” sont admis dans la société en tant que catégorie sociale jusqu'à leur disparition, au début du 20^e siècle. Si bien que, encore aujourd'hui, on peut retrouver sur les vieux testaments de nos ancêtres la profession de mendiant. ♦



25 GUÉRANDE (L.-Inf.)
Le Moulin de Crémur,
dit Moulin-du-Diable.-LL.

Le Meunier Yves voulait élever un moulin : il pactisa avec le diable. « En une nuit je bâtirai ton Moulin, mais tu me donneras ton âme. » Yves consentit et Satan se mit à l'ouvrage. Mais l'Angelus sonnait déjà lorsqu'au moulin une pierre manquait encore. Yves posa dans la niche une statuette de la Vierge Marie qui existe encore.

LES MEUNIER

Drôle de réputation

Métier essentiel jusqu'au début du siècle dernier, le meunier avait un rôle important au sein de chaque village, au détriment parfois de sa réputation...

Le meunier a un rôle indispensable à chaque village breton jusqu'au début du 20^e siècle. Chaque semaine, il récupère, de ferme en ferme, le grain de blé et rapporte en échange la farine, après en avoir prélevé un certain montant. Au moulin, plusieurs étapes se succèdent. Le blé est trié, écrasé, broyé jusqu'à produire de la farine. Qu'elle soit de froment, de seigle, d'orge ou de sarrasin, c'est elle qui constitue à l'époque la base de l'alimentation. D'ailleurs, le nombre de moulins, près de deux millions recensés au 18^e siècle, est le symbole de la nécessité de l'activité. Le meunier a cependant souvent mauvaise réputation. "Il y avait l'idée qu'il ne rendait pas assez en farine le grain qu'on lui donnait, qu'il y avait forcément une perte dans leur meule. Ils étaient aussi plus riches que les paysans et étaient également des entremetteurs pour les

mariages, notamment car ils savaient la richesse de chacun", précise Alain Guillard de l'écomusée des vieux métiers de Lizio (Morbihan). Voleur, alors, le meunier ?

La farine de sarrasin en sauveur

La réponse compte peu au regard de l'importance de sa fonction. Il n'en demeure pas moins que son savoir et son pouvoir de transformation faisaient de lui un personnage peu banal. Le meunier pouvait être admiré comme détesté. Distinct du reste du peuple, il pouvait parfois exercer plusieurs autres activités, comme l'élevage. C'est à partir des années 1920 que les moulins, à vent comme à eau, commencent à disparaître avec l'arrivée des moulins concasseurs. Ces derniers fonctionnent au moteur, ce qui permet aux fermes de s'en équiper. Le nombre de clients des meuniers diminue et les cessations d'activité se multiplient. En Bretagne, la situation est néanmoins quelque peu différente du reste de la France. "C'est la farine de sarrasin qui a sauvé les moulins bretons car, s'ils ne produisaient plus de farine pour faire du pain, ils continuaient à produire de la farine de sarrasin. On a donc gardé une densité de petites minoteries sur le territoire", souligne Alain Guillard. ♦